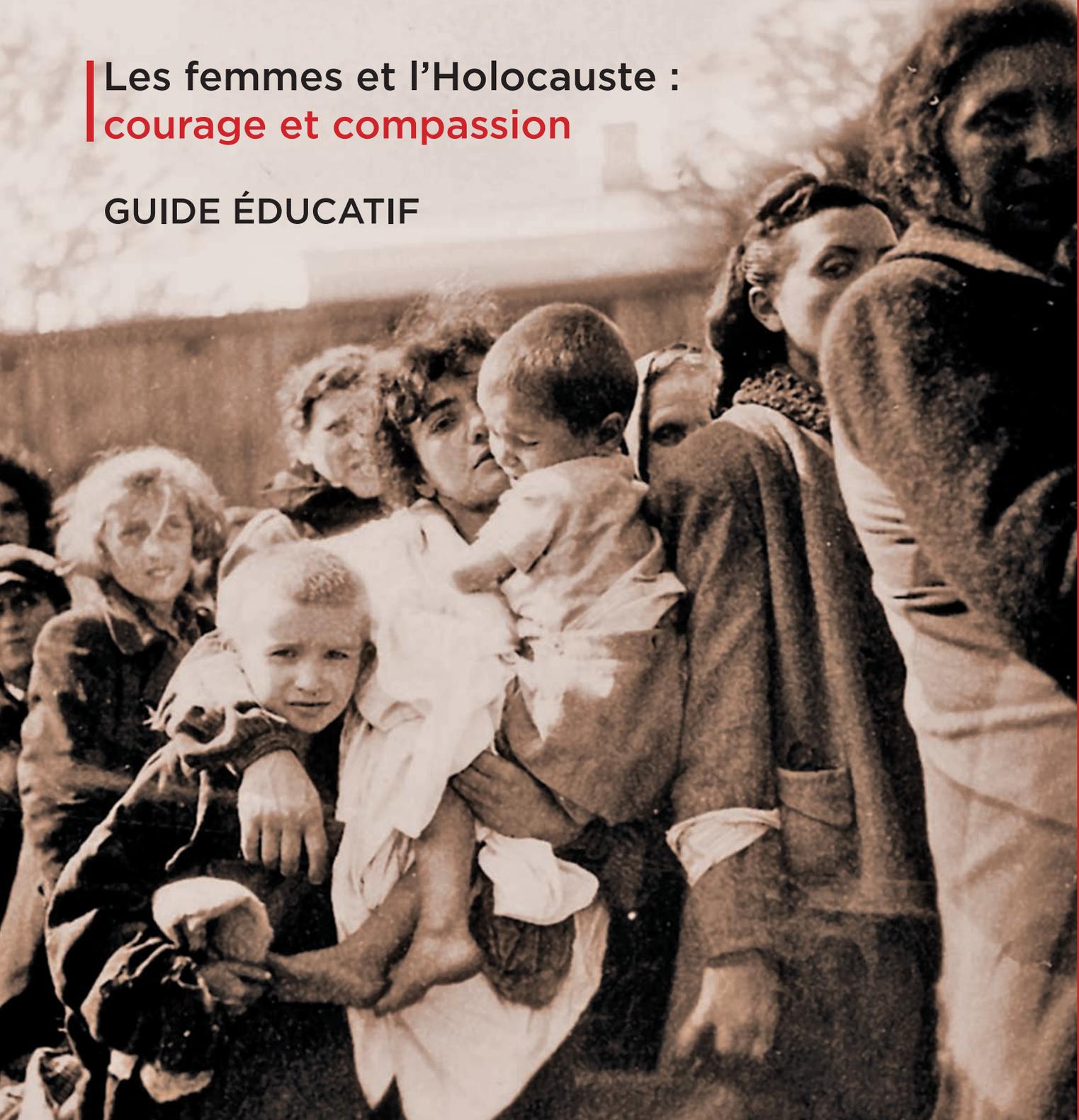


Les femmes et l'Holocauste : courage et compassion

GUIDE ÉDUCATIF



Élaboré par le Programme de communication sur le thème « L'Holocauste et les Nations Unies », en partenariat avec le Shoah Foundation Institute for Visual History and Education de l'Université de Californie du Sud et Yad Vashem, l'Institut commémoratif des martyrs et des héros de l'Holocauste



Nations Unies

« LES FEMMES JUIVES ONT ACCOMPLI DES ACTES VRAIMENT HÉROÏQUES DURANT L'HOLOCAUSTE. Mères et filles, grands-mères, sœurs et tantes, elles ont vu leur vie changer à tout jamais, leur famille dispersée et leurs traditions anéanties. Cependant, en dépit de la discrimination, des privations et des cruautés, elles ont toujours trouvé les moyens de résister à leurs persécuteurs. Elles ont rejoint la résistance, sauvé ceux en danger, fait entrer clandestinement des vivres dans les ghettos et consenti de douloureux sacrifices pour garder leurs enfants en vie. Leur courage et leur compassion continuent de nous inspirer aujourd'hui. »

BAN KI-MOON, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DES NATIONS UNIES

27 janvier 2011

Les femmes et l'Holocauste :
courage et compassion

GUIDE ÉDUCATIF

REMERCIEMENTS

Nos remerciements vont aux personnes ayant contribué à ce projet, à savoir Na'ama Shik, Yehudit Inbar, Dorit Novak, Stephen D. Smith, Ita Gordon, Irene Steinfeldt, Jonathan Clapsaddle, Liz Elsby, Sheryl Ochayon, Yael G. Weinstock, Inbal Eshed, Olga Yatskevich, Melanie Prud'homme, Amanda Kennedy Zolan, Allan Markman, Matias Delfino et Ziad Al-Kadri.

Éditrice : Kimberly Mann

© Nations Unies, 2011

Photos historiques gracieusement fournies par Yad Vashem, l'Institut commémoratif des martyrs et des héros de l'Holocauste. Tous droits réservés. Pour plus de ressources pédagogiques, veuillez consulter le site Web : www.yadvashem.org.

Images et témoignages des survivantes participantes fournis gracieusement par le Shoah Foundation Institute for Visual History and Education de l'Université de Californie du Sud. Tous droits réservés. Pour plus d'information sur le Shoah Foundation Institute, veuillez visiter le site Web : www.usc.edu/vhi.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos de Kiyoko Akasaka, Secrétaire général adjoint à la communication et à l'information des Nations Unies)	5
Introduction.	6
Chapitre I / Détermination	9
Chapitre II / Esprit d'initiative	12
Chapitre III / Compassion	15
Chapitre IV / Dévouement	18
Chapitre V / Courage	21
Chapitre VI / Volonté	24

ANNEXE

Chronologie de l'Holocauste	27
Les centres d'exécution	30
Survivantes de l'Holocauste : témoignages	31
Lectures suggérées	43

AVANT-PROPOS

LE DÉPARTEMENT DE L'INFORMATION DES NATIONS UNIES s'est associé à deux grandes institutions, le Shoah Foundation Institute for Visual History and Education de l'Université de Californie du Sud et l'École internationale pour l'enseignement de la Shoah à l'Institut Yad Vashem, pour éditer un guide éducatif et un DVD livrant des témoignages de survivantes sur les femmes et l'Holocauste. Cet outil pédagogique a pour but d'aider les lycéens à mieux comprendre les expériences vécues par les femmes juives, roms et sinti durant cette période de bouleversements et de terreur infligés par les Nazis et leurs collaborateurs.

Chaque chapitre du présent guide éducatif met en relief différentes manières dont la vie de ces femmes a été bouleversée, et, pour beaucoup d'entre elles, à jamais. Confrontées à la discrimination, à des conditions de vie impossibles et à la perspective de la mort à tout moment, ces femmes étaient déterminées à pourvoir aux besoins de leur famille et à protéger leurs enfants au mieux de leurs capacités. À mesure que leurs maris, leurs fils et leurs pères se faisaient arrêter puis déporter, la répartition traditionnelle des rôles des hommes et des femmes évoluait pour amener les femmes à assumer de plus grandes responsabilités au sein de la famille et de la communauté dans les ghettos, et souvent à basculer d'un côté ou de l'autre du fragile équilibre entre la vie et la mort dans les camps. Les femmes ont organisé des cantines populaires et la dispense de soins pour ceux qui en avaient besoin, et créé un système leur permettant de s'entraider et de soutenir ceux qui en étaient devenus tributaires.

Elles ont mis tout en œuvre pour veiller à ce que leurs enfants reçoivent une éducation de base et respectent les traditions religieuses autant que possible. Autrefois femmes d'intérieur et gardiennes du foyer, elles devaient travailler à l'extérieur et s'adapter afin de survivre dans les pires circonstances, même lorsque leurs enfants se faisaient tuer sous leurs yeux. Beaucoup ont trouvé le courage de résister à la politique nazie et ont même rejoint des groupes de partisans. Et, malgré les humiliations, les privations et les violences constantes, un grand nombre d'entre elles ont reconstruit leur vie après l'Holocauste — un reflet du pouvoir qu'a l'homme de persévérer et d'endurer, non pas pour lui-même uniquement mais aussi pour ceux qui offrent des soins et ceux qui en reçoivent.

Aujourd'hui, l'Organisation des Nations Unies honore ces femmes de courage. L'Organisation s'efforce de garantir la protection des droits des femmes et des filles dans le monde, ainsi que leur capacité à contribuer au bien-être humain. La création récente d'ONU-Femmes, une nouvelle entité chargée de l'égalité des sexes et de l'autonomisation des femmes, reflète la poursuite de cette mission.

Il y a quelques mois, le Département de l'information a lancé une campagne sur Twitter consistant à demander aux contributeurs quel serait le message qu'ils auraient envoyé à Anne Frank s'ils avaient pu la contacter par ce moyen alors qu'elle se cachait des Nazis. Les nombreux messages reçus étaient synonymes de réconfort, de courage et d'espoir, mais surtout de solidarité.

Anne Frank elle-même l'a exprimé de la manière la plus éloquente qui soit en ces termes : « Il est très étonnant que je n'aie pas encore abandonné tous mes espoirs, car ils paraissent absurdes et irréalisables. Pourtant, je m'y accroche, malgré tout, car je continue à croire à la bonté innée de l'homme¹. » Il s'agit là de la conviction qui anime les Nations Unies, ainsi que les femmes et les hommes dont les sacrifices, les aspirations et les efforts en sont à l'origine.

KIYO AKASAKA

Secrétaire général adjoint à la communication et à l'information des Nations Unies

1 *Anne Frank: The Diary of a Young Girl*, traduit par B. M. Moyaart-Doubleday, Bantam, Toronto, 1993.

INTRODUCTION

DURANT L'HOLOCAUSTE, ENVIRON SIX MILLIONS DE JUIFS ET D'INNOMBRABLES AUTRES MINORITÉS ont été assassinés par les Nazis et leurs collaborateurs. Entre l'invasion allemande de l'Union soviétique à l'été 1941 et la fin de la guerre en Europe au mois de mai 1945, le but avoué de l'Allemagne nazie et de ses complices était d'éliminer tous les Juifs se trouvant sous leur domination. Motivés par une idéologie raciste qui considérait les Juifs et d'autres minorités comme des êtres inférieurs au peuple allemand « supérieur », les Nazis ont décidé de les assujettir et, plus tard, de les exterminer.

Les exécutions ont commencé par des fusillades puis ont évolué vers l'asphyxie par gaz. Du fait que la discrimination nazie à l'encontre des Juifs est apparue avec l'arrivée d'Hitler au pouvoir en janvier 1933, de nombreux historiens considèrent cette date comme marquant le début de l'Holocauste. Les Juifs n'ont pas été les seules victimes du régime d'Hitler, mais constituaient le seul groupe que les Nazis ont cherché à détruire entièrement. Ce génocide des Juifs s'est traduit par l'assassinat des deux tiers de la communauté juive d'Europe.

De nombreuses personnes ont été victimes du régime nazi pour des raisons politiques, sociales ou raciales. Les Allemands ont fait partie des premières victimes persécutées en raison de leurs activités politiques. Même si beaucoup d'entre eux sont morts dans des camps de concentration, la plupart a été libérée une fois leur courage évanoui. Les Allemands qui souffraient de handicaps mentaux ou physiques étaient exterminés dans le cadre d'un programme d'« euthanasie ». D'autres se faisaient incarcérer en raison de leur homosexualité, de leur criminalité ou de leur non-conformisme; ces personnes, bien que traitées brutalement, n'ont jamais été exposées à un anéantissement total comme l'ont été les Juifs.



Deux femmes se disent au revoir alors que les Juifs sont rassemblés avant d'être déportés à Lodz en Pologne.

Les Nazis assassinaient les Roms et les Sinti en grands nombres. Selon des estimations, on dénombre entre 200 000 et 500 000 victimes. La politique nazie réservée aux communautés rom et sinti était incohérente¹. Dans la « Grande Allemagne », les Roms et les Sinti qui s'étaient intégrés dans la société étaient perçus comme socialement dangereux et finalement tués, tandis que, dans l'Union soviétique occupée, ces populations échappaient à la persécution; toutefois, ceux qui conservaient un mode de vie nomade étaient mis à mort.

Les peuples slaves de la Biélorussie, de Bulgarie, de Pologne, de Russie, de Tchécoslovaquie, d'Ukraine et de Yougoslavie étaient eux aussi considérés comme une race inférieure par les Nazis. À ce titre, il faisait l'objet de discrimination, de peines d'emprisonnement et d'assassinat à mesure qu'Hitler tentait de réorganiser l'Europe en avançant des prétextes raciaux.

Le présent guide éducatif constitue un important outil pédagogique pour comprendre l'expérience vécue par un groupe spécifique durant l'Holocauste, celui des femmes. Chaque chapitre lève le voile sur un combat particulier auquel les femmes ont été confrontées et la manière dont elles l'ont mené, que ce soit les soins apportés à leur famille alors privée des biens élémentaires ou les efforts considérables consentis pour préserver une certaine motivation, humanité et force lorsque tout espoir

semblait perdu. Le DVD qui accompagne le guide contient les témoignages personnels de six femmes qui ont traversé cette période et connu l'Holocauste différemment.

En quoi l'étude des femmes et de l'Holocauste est-elle si importante ? Quelle peut être l'utilité d'une telle étude ? Aujourd'hui, les travaux d'étude sont menés sous un angle plus large et plus pointu, en comparant désormais l'expérience des femmes durant l'Holocauste à celle des hommes sur les plans physique, psychologique et social.

Bien que leur physique ne s'y prêtait pas, on obligeait les femmes à effectuer des travaux pénibles qui, s'ajoutant à la malnutrition et au stress, avaient un effet néfaste sur leur capacité à concevoir et à prendre soin de leurs enfants. Les retombées psychologiques de ces circonstances exceptionnelles prenaient la forme d'une dépression liée à la perte de leurs proches, à l'espoir d'être secourues, et aux conséquences d'une maturité et d'une féminité volées. Les femmes souffraient également d'une angoisse liée au destin réservé à leurs enfants, et craignaient les sévices sexuels et les viols.

Sur le plan social, les femmes continuaient de vouloir créer un environnement chaleureux et d'offrir une certaine normalité face aux incertitudes de la vie quotidienne. Entassées dans des ghettos ou déportées, souvent loin des hommes, elles devaient s'adapter. Malgré cette situation extrême, ces femmes ont fait preuve de détermination, d'esprit d'initiative, de compassion, de dévouement, de courage et de volonté pour survivre.

NOTE

- 1 Centre de ressources sur la Shoah, Yad Vashem, l'Institut commémoratif des martyrs et des héros de l'Holocauste, <http://www.yad.vashem.org>.

QUESTIONS DIVERSES

1. Quelle était l'idéologie raciste des Nazis ?
2. Quels groupes étaient la cible de discrimination, d'emprisonnement ou d'assassinat par les Nazis ?
3. Quels enseignements peut-on tirer de l'étude sur les femmes durant l'Holocauste ?
4. Comment pouvons-nous lutter contre le racisme, la xénophobie et l'antisémitisme de nos jours ?



Une femme et son bébé mendiant dans le ghetto à Varsovie en Pologne, 1941.

CHAPITRE I : DÉTERMINATION

L'historien Emmanuel Ringelblum, qui a tenu un journal du ghetto de Varsovie, commente : « ... L'historien futur devra consacrer une page spéciale à la femme juive dans la guerre. Elle occupera une place d'honneur dans l'histoire juive pour son courage et son endurance. Grâce à elle, des milliers de familles sont parvenues à surmonter la terreur de cette époque¹. »

Pour paraphraser Ringelblum, l'une des pages importantes de l'histoire de la femme juive durant l'Holocauste devrait décrire son rôle héroïque au sein de la cellule familiale. Peu importe si la famille était orthodoxe ou laïque, riche ou pauvre, nombreuse ou monoparentale, l'Holocauste a entraîné des bouleversements radicaux dans la vie quotidienne. La répartition traditionnelle des rôles au sein de la famille juive s'est renversée face au poids de la faim, de la terreur, de la crainte et des assassinats perpétrés par les Nazis. Que ce soit durant leur vie dans les ghettos ou leur refuge dans les forêts, les camps de transit ou ailleurs, les femmes juives, essentiellement des mères de famille, étaient contraintes de lutter quotidiennement pour survivre. Ce combat consistait principalement à assurer l'approvisionnement en nourriture, le travail, l'hygiène pour se protéger des maladies, et à tenter désespérément et avec obstination de garder les membres de leur famille en vie. Ces changements ont provoqué un renversement des rôles traditionnels entre les hommes et les femmes, si bien que ces dernières ont dû assumer de nouvelles responsabilités et faire face à des situations extrêmes qu'elles n'avaient jamais connues auparavant.



Lors de la sélection pour le travail forcé à Auschwitz-Birkenau, l'humiliation des femmes était accentuée en leur rasant les cheveux.

La détérioration continue des conditions de vie des femmes, la fuite vers l'est des hommes de la Pologne conquise, leur enrôlement anarchique dans le travail forcé — et donc leur crainte de finir à la rue — ont entraîné un élargissement du périmètre d'activité des femmes et accru leur influence au sein de la famille. Par conséquent, les femmes ont été les premières à devoir faire face à toutes sortes d'épreuves et de difficultés. Le problème de la faim en faisait partie. Dans les ghettos et les cachettes, où ils tentaient de préserver leur cellule familiale, les Juifs souffraient d'une faim terrible. Quelques femmes et filles risquaient leur vie pour introduire de la nourriture clandestinement. Les mères de famille devaient se contenter de rations pitoyablement limitées, et donc résoudre le dilemme d'un partage inégal entre les membres de la famille. Beaucoup d'entre elles se privaient de nourriture pour tenter de protéger leurs enfants. Forcées de travailler, elles éprouaient une profonde inquiétude à l'idée de savoir leurs enfants seuls à la maison face la menace constante des perquisitions.

Les femmes et les mères juives s'efforçaient obstinément de préserver l'hygiène, dans des circonstances impossibles, afin de prévenir les maladies souvent mortelles. Elles protégeaient et aidaient leurs enfants malades, même lorsqu'elles-mêmes l'étaient, et mettaient tout en œuvre pour représenter ou défendre leur partenaire quand il le fallait, voire défiaient parfois les Nazis à leurs propres risques et périls. Hana Abrotsky, née en 1932 à Varsovie en Pologne, a écrit : « Dans le ghetto, Mère fait la preuve de toute son ingéniosité. Elle, qui avant la guerre n'avait jamais cuisiné, nettoyé, lavé, frotté

ou fait la vaisselle à mains nues, assurait l'entretien de notre appartement en serrant les dents et à ses propres risques et périls². »

L'Holocauste a été un événement cataclysmique pour les familles juives, roms et sinti, et la majorité d'entre elles n'a pas survécu aux rassemblements, incarcérations, déportations et aux camps. La capacité d'adaptation et d'improvisation des femmes, ainsi que leur bravoure sont quelques-uns des aspects remarquables de cette période. Dans un témoignage remis à Yad Vashem, Irena Liebman, née en 1925 à Lodz en Pologne, écrit : « De quelle source magique ma mère tire-t-elle de la force pour affronter tout cela ? Il doit sûrement exister une puissante force invisible, une force d'amour, une volonté incroyable qui nous protège et nous pousse à résister³. »

NOTES

- 1 Emmanuel Ringelblum, *Notes from the Warsaw Ghetto: The Journal of Emmanuel Ringelblum* (version française intitulée *Chronique du ghetto de Varsovie: le Journal d'Emmanuel Ringelblum*), édité et traduit par Jacob Sloan, Schocken Paperback, New York, 1974.
- 2 Hana Abrotsky, *A Star among Crosses*, Tel Aviv, 1995, p. 96 et 97 (en hébreu).
- 3 Témoignage d'Irena Liebman, Archives de Yad Vashem, O.3/3752.

QUESTIONS DIVERSES

- 1 À quels problèmes les femmes étaient-elles notamment confrontées dans leur combat quotidien pour survivre ?
2. Comment les mères aidaient-elles leur famille à survivre dans les ghettos ?
3. En quoi les rôles traditionnels des femmes ont-ils changé durant l'Holocauste ?
4. Comment les femmes ont-elles trouvé la force d'affronter de telles difficultés ?



Des femmes et des filles font la lessive dans un camp de concentration en France.

© Yad Vashem

CHAPITRE II : **ESPRIT D'INITIATIVE**

***Béni soit l'allumette qui se consume comme du petit bois dans la flamme.
Béni soit la flamme qui brûle dans la forteresse secrète du cœur.
Béni soit le cœur assez robuste pour arrêter de battre pour l'honneur.
Béni soit l'allumette qui se consume comme du petit bois dans la flamme.***

— HANNAH SZENES

Ce poème a été écrit par Hannah Szenes, une juive de 23 ans d'origine hongroise et membre d'un groupe de parachutistes qui, de la Palestine (aujourd'hui Israël), ont été envoyés en mission de sauvetage vers l'Europe occupée par les Nazis. Bien que les chances de succès fussent faibles, elle pensait que ce groupe représenterait un symbole d'espoir qui inspirerait et remonterait le moral des Juifs d'Europe. Capturée en 1944 par les Nazis alors qu'elle tentait de traverser la frontière hongroise, Hannah a été torturée avant d'être fusillée par un peloton d'exécution.

Hannah faisait partie des nombreuses femmes à assumer des fonctions de direction habituellement occupées par des hommes. Ces femmes ont inspiré leurs communautés et leur ont apporté de la force et de l'espoir à un stade où elles en avaient le plus besoin. Elles ont dirigé des groupes communautaires et sociaux, organisé des cantines populaires, mis en place des centres de soins pour les enfants et allégé le poids des difficultés pesant sur les hommes, les femmes et les enfants.

Cecilia Slepak, journaliste et traductrice, a vécu à Varsovie avant la guerre. Emmanuel Ringelblum, créateur de l'archive « Oneg Shabbat », a demandé à Cecilia Slepak de mener des recherches sur les femmes juives vivant dans le ghetto varsovien. Réalisés durant l'hiver et le printemps 1942, les entretiens de Cecilia Slepak dépeignent de manière unique des stratégies employées par les femmes pour affronter les risques croissants auxquels elles étaient exposées ainsi que de l'évolution de leurs formes d'adaptation, de bravade et de résistance.

Alors que très peu de femmes ont pu rejoindre les rangs des décisionnaires du ghetto, Gisi Fleischmann a été acceptée en tant que membre du Judenrat à dominance masculine en Slovaquie. Le Judenrat était un conseil juif créé dans les ghettos par les Nazis afin de garantir l'exécution de leurs ordres et de leurs règlements. D'après le professeur Yehuda Bauer, historien de l'Holocauste, Gisi a dirigé un groupe clandestin au sein du Judenrat slovaque et a participé aux efforts visant à faire sortir de la Slovaquie autant de Juifs que possible. Le professeur Bauer indique, dans son livre *Rethinking the Holocaust* (version française intitulée *Repenser l'Holocauste*), que la documentation disponible révèle que c'était précisément en raison de ses qualités de femme, de sa forte personnalité, de son engagement et de sa sagesse que les hommes l'ont acceptée en tant que chef¹.

Une autre femme a participé aux activités des Judenrats : le docteur Rosa Szabad-Gabronska, médecin, devenue membre du Judenrat de Vilna dès son arrivée dans le ghetto. Elle a coordonné, à



Rachel Rudnitzki a rejoint un groupe de partisans qui opérait dans la forêt de Rudniki en Lituanie.

© Yad Vashem

ce titre, les soins dispensés aux jeunes enfants et a proposé la création d'une garderie où ils pouvaient prendre des repas, recevoir une aide médicale et jouer jusqu'au retour de leurs parents après le travail. Le docteur Szabad-Gabronska a également ouvert un centre spécialisé pour la distribution de lait aux plus jeunes et un orphelinat. Elle a été assassinée à Majdanek, un camp de concentration et de la mort situé dans la Pologne occupée.

Les femmes ont également encadré les efforts visant à organiser des activités culturelles chaque fois que possible afin de remonter le moral et d'instaurer un sentiment d'appartenance communautaire. Durant cette période sombre, il était plus que nécessaire d'offrir quelques signes de normalité, tels que des prestations artistiques, musicales et théâtrales, qui permettaient de s'évader de l'angoisse et du désespoir persistants. Vava Schoenova (Nava Schaan) était une actrice de théâtre très célèbre à Prague avant la guerre. En juillet 1942, elle a été déportée vers le ghetto de Terezin, où elle a continué de diriger, créer et jouer dans des pièces de théâtre pour enfants et adolescents. Une survivante de Terezin dira des années plus tard à Schaan : « Je vous dois mon enfance. ... Lorsque j'étais "votre luciole", le fait de courir autour de la scène en chantant "le printemps arrivera" est devenu mon meilleur souvenir d'enfance. Cela représentait pour moi plus que vous ne pouvez imaginer. Vous avez créé là-bas, dans des conditions difficiles, des moments formidables pour les enfants². »

NOTES

- 1 Yehuda Bauer, *Rethinking the Holocaust* (version française intitulée *Repenser l'Holocauste*), Yale University Press, New Haven (Connecticut), 2001.
- 2 Nava Schaan, *To be an Actress*, traduit par Michelle Fram Cohen, Hamilton Books, Lanham (Maryland), 2010.

QUESTIONS DIVERSES

1. Pourquoi Hannah Szenes a-t-elle pu être considérée comme un leader à son époque ?
2. Pourquoi les entretiens de Cecilia Slepak avec les femmes du ghetto de Varsovie sont-ils si importants aujourd'hui ?
3. En quoi la participation d'une femme au Judenrat est-elle significative ?
4. De quelles autres façons les femmes ont-elles joué un rôle de chef de file dans leurs communautés ?



La décoration « Juste parmi les Nations » a été décernée à Elisabeth Hedwig Leja, à titre posthume, pour avoir sauvé des enfants juifs durant la guerre.

© Yad Vashem

CHAPITRE III : **COMPASSION**

« Qui sauve une vie, sauve le monde entier. »

(MISHNAH, SANHÉDRIN 4:5)

Les attitudes envers les Juifs durant l'Holocauste se résumaient essentiellement à l'indifférence ou l'hostilité. La plupart des gens se contentaient d'assister au rassemblement et à l'assassinat de leurs anciens voisins; certains y collaboraient et beaucoup profitaient des biens confisqués aux Juifs. Toutefois, dans ce monde de total effondrement moral, une petite minorité faisait preuve d'une compassion extraordinaire pour préserver les valeurs humaines. Il s'agissait des Justes parmi les nations. Plus de la moitié d'entre eux étaient des femmes.

Le titre de « Juste parmi les nations » est une décoration officielle attribuée au nom de l'État d'Israël et du peuple juif par Yad Vashem, l'Institut commémoratif des martyrs et des héros de l'Holocauste, aux personnes non juives qui ont risqué leur vie pour sauver des Juifs durant l'Holocauste. Cette décoration a été décernée par une commission spéciale présidée par un juge de la Cour suprême selon un ensemble de critères et de règles bien définis.

Le prix que devaient payer les sauveurs pour leurs actions allait de l'incarcération dans les camps à l'exécution. Des affiches mettant la population en garde contre toute aide apportée aux Juifs étaient collées partout. Un grand nombre des personnes qui avaient décidé d'en abriter devaient abandonner leur mode de vie habituel pour mener une existence clandestine — craignant leurs voisins et amis — et accepter une vie dirigée par la peur de la dénonciation et de la capture.

Les sauveurs étaient pour la plupart des gens ordinaires. Certains agissaient par conviction politique, idéologique ou religieuse, et d'autres n'étaient pas des idéalistes mais de simples individus qui se préoccupaient de leur entourage. Très souvent, ils n'avaient pas prévu de devenir des sauveurs et n'étaient pas du tout préparés à prendre une décision d'une telle importance. Ils n'étaient que des êtres humains ordinaires, et c'est précisément leur humanité qui nous touche et qui devrait servir de modèle.

Elisabeth Hedwig Leja faisait partie de ces rares personnes.

Edward et Dora Gessler, un couple juif, vivaient avec leurs enfants dans la ville de Beilsko Biala, dans le sud de la Pologne. En 1938, Elisabeth Hedwig Leja, une Polonaise catholique d'origine allemande, rejoint la famille en tant que nourrice des trois jeunes enfants Elek (11 ans), Lili (4 ans) et Roman (1 an). Au déclenchement de la guerre, plutôt que d'aller retrouver sa famille en lieu sûr, elle fait le choix de rester avec les Gessler et de les aider à fuir Beilsko Biala pour Lvov (aujourd'hui Lviv). Dora y met fin à ses jours, incapable de supporter la pression. Elisabeth continue d'apporter son aide à Edward, désormais veuf avec trois jeunes enfants à charge. Vers la fin de l'année 1941, Edward et son fils Elek s'exilent en Hongrie. Lili et Roman restent sous la garde d'Elisabeth. Plusieurs mois plus



© Yad Vashem

Après la fin de la guerre, Bergen-Belsen est devenu le plus grand camp pour personnes déplacées en Europe, avec 10 000 habitants en 1946.

tard, en mars 1942, craignant pour leur vie, ils s'enfuient tous les trois à Lvov, et voyagent jusqu'à la Hongrie en traversant les Carpates afin de rejoindre Edward et Elek. Elisabeth avait cousu ses objets de valeur dans la doublure du manteau du jeune Roman, et s'était procuré les services de deux guides et une carriole branlante pour franchir les montagnes. À la tombée de la nuit, le groupe se fait arrêter par la Gestapo. Elisabeth, de langue maternelle allemande, réussit à convaincre les officiers qu'elle est pressée de trouver un médecin pour ses enfants malades. Elle fait des efforts considérables pour protéger les enfants, allant même jusqu'à éclaircir les cheveux de Lili et à leur apprendre des coutumes chrétiennes, au risque de sa vie.

Ils parviennent finalement à retrouver Edward et Elek à Budapest. De nouveau séparée lorsque Elisabeth et Edward sont arrêtés en 1944 puis envoyés dans un camp de concentration, la famille finit par s'échapper en Roumanie.

Le 11 octobre 2007, la décoration « Juste parmi les nations » a été attribuée à Elisabeth Hedwig Leja Gessler, à titre posthume.

QUESTIONS DIVERSES

1. Qui est un « Juste parmi les nations » ?
2. Qu'est-ce qui a bien pu motiver des gens à sauver leurs voisins ou de parfaits inconnus en sachant qu'ils risquaient leur vie pour un tel acte ?
3. Pourquoi, d'après vous, un plus grand nombre de gens n'ont-ils pas essayé d'aider les personnes persécutées par les Nazis ?
4. En quoi l'histoire d'Elisabeth Hedwig Leja est-elle si exceptionnelle ?

Yulichka Stern et son
fils ont tous deux été
assassinés à Auschwitz-
Birkenau en 1944.



© Yad Vashem

CHAPITRE IV : DÉVOUEMENT

Les femmes sont identifiées à leur comportement altruiste. L'origine de cette identification réside dans le fait que l'on considère qu'il leur appartient de prendre soin de la famille et des autres. C'est donc tout naturellement que, durant l'Holocauste, on confiait aux femmes la charge de fournir des soins pour aider la famille et les amis à rester en vie.

Avant l'Holocauste, les femmes s'acquittaient de fonctions diverses. Elles aidaient à l'entretien du foyer, parfois même en tant que seuls soutiens de famille. Elles assumaient des rôles qui requéraient une formation supérieure, tels que médecins, infirmières, assistantes sociales et professeurs d'université. Toutefois, la plupart d'entre elles étaient des enseignantes de maternelle ou d'école, des commerçantes, des puéricultrices, des cuisinières, des couturières, etc. Peu de femmes avaient un pouvoir économique, et il est certain qu'aucune ne faisait partie des leaders de la juiverie européenne.

Cette tendance a persisté durant l'Holocauste; on pourrait même dire qu'elle s'est développée. Presque toutes les femmes devaient travailler, soit pour entretenir leur famille, soit dans des usines allemandes sous la contrainte nazie. Durant la période des ghettos, bien qu'acceptant toutes sortes d'emplois qui leur étaient proposés, bon nombre d'entre elles visaient des fonctions publiques qui consistaient à aider et s'occuper des autres.

Certaines femmes avaient également accompli des tâches similaires avant l'Holocauste, mais beaucoup d'autres se servaient des compétences acquises en tant que femmes d'intérieur pour les étendre aux activités communautaires. Les femmes organisaient des cantines populaires, dirigeaient des centres d'accueil pour enfants et créaient des réseaux d'aide aux personnes âgées. Elles faisaient office d'enseignantes et de gardiennes pour les enfants dont les parents avaient été déportés ou réquisitionnés pour le travail forcé. Elles s'occupaient des autres femmes qui n'étaient plus en mesure de prendre soin d'elles-mêmes ou de leur famille. Elles travaillaient en tant que médecins et infirmières dans les ghettos, aux côtés des partisans et dans les camps.

Le moyen de trouver une cachette, surtout pour les enfants, pendant que cela était encore possible constituait l'un des premiers dilemmes auxquels les familles se sont retrouvées confrontées. L'organisation d'un lieu de retraite sûr pour un enfant était une démarche compliquée, onéreuse et relativement inhabituelle. Les parents ne trouvaient pas la volonté psychologique suffisante de prendre une telle décision sachant qu'ils ne reverraient plus jamais leur enfant, à moins que l'autre choix possible ait été la mort. Une telle idée étant difficile à accepter, de nombreux parents n'ont pas confié leurs enfants à d'autres même lorsqu'ils auraient pu le faire. Quelques parents juifs, cependant, ont pressenti le danger imminent que représentait Hitler avant la guerre et ont pu envoyer leurs



© Yad Vashem

Des enfants réfugiés juifs s'apprêtent à quitter l'Allemagne par bateau pour se rendre à Harwich en Angleterre.

enfants en Grande-Bretagne par le biais du programme Kindertransport, où quelque 10 000 enfants juifs ont vécu en sécurité dans des familles britanniques.

Au milieu de toute cette terreur, les femmes ont trouvé la force morale de continuer d'aimer leurs enfants, de prendre soins d'eux jusqu'à la mort et de prendre au sujet de leur avenir des décisions auxquelles personne n'avait jamais dû être confronté. Certaines mères de famille ont choisi de mourir avec leurs enfants même si elles auraient pu en décider autrement. Le rabbin Israel Meir Lau a été abandonné par sa mère juste avant de prendre place à ses côtés à bord du train. Il a écrit : « Être séparé de sa mère est une chose inconcevable; c'est une agonie qui envahit chaque recoin de votre âme tout au long de votre vie. Il m'a fallu du temps pour comprendre qu'en me poussant vers Naphtali [son frère], Mère m'avait sauvé la vie¹. »

À un moment donné, celles qui avaient perdu leur famille trouvaient une certaine forme de réconfort en s'occupant des autres. Elles risquaient leur vie et leur santé en soignant des patients et des enfants contagieux cachés ici et là. Beaucoup ont décidé de mourir avec les enfants même s'ils auraient pu être sauvés. Elles travaillaient dur du matin au soir à mesure que la situation se détériorait de plus en plus, sans laisser leur faiblesse physique diminuer leurs efforts. Stefania Wilczynska était l'assistante du docteur Janusz Korczak. Ensemble, ils dirigeaient l'orphelinat juif de Varsovie. Dans une lettre envoyée à ses amis en Palestine, elle écrit : « Mes chers amis, nous allons bien. Je travaille un peu à l'orphelinat alors que le docteur Korczak en fait énormément. Je ne suis pas encore arrivée car je refuse de partir sans les enfants². » Wilczynska et Korczak auraient pu choisir de ne pas se joindre à la déportation des enfants, mais ont refusé et les ont accompagnés jusque dans les chambres à gaz.

NOTES

- 1 Rabbin Israel Meir Lau, *Do Not Raise Your Hand Against the Boy* (version française intitulée *Ne lève pas la main sur l'enfant*), Miskal-Yedioth, Tel Aviv-Jaffa (Israël), 2005.
- 2 Yehudit Inbar, *Spots of Light: To Be a Woman in the Holocaust*, Yad Vashem, Jérusalem, 2007.

QUESTIONS DIVERSES

1. Qu'attendait-on des femmes avant l'Holocauste ?
2. Comment certaines femmes ont-elles pu aider les autres dans les ghettos ?
3. À quels types de dilemmes les femmes ont-elles été confrontées à l'égard de leurs enfants ?
4. Pourquoi certaines femmes décidaient-elles de s'occuper des enfants des autres ?



Róża Robota a sauvé plusieurs vies en livrant clandestinement de la poudre noire utilisée pour détruire le crématorium IV à Auschwitz-Birkenau.

© Yad Vashem

CHAPITRE V : COURAGE

Les femmes juives, roms et sinti ont fait preuve d'un courage exceptionnel durant l'Holocauste. Expulsées de leur maison avec un minimum de biens pour être entassées dans les ghettos sous la menace constante d'une arrestation ou d'une déportation, et victimes des pires formes d'humiliation et sévices, ces femmes devaient rassembler le courage nécessaire pour résister à leurs persécuteurs nazis et réussir à survivre d'une manière ou d'une autre.

Certaines de ces femmes ont pris de grands risques pour aider les autres, faire entrer de la nourriture clandestinement, faire office de messagères et se dresser contre les lois, la politique et l'idéologie nazies. De telles activités mettaient toujours en danger la vie des personnes qui y participaient, à savoir des Juifs et non-Juifs, des hommes et des femmes. Certains dissimulaient leur identité et obtenaient de faux papiers pour aider d'autres Juifs à s'échapper, tandis que d'autres se livraient à une résistance spirituelle par tous les moyens possibles — en tenant un journal, en exerçant le culte israélite, en éduquant les jeunes et en leur transmettant de précieuses informations susceptibles de leur éviter un destin tragique.

Sous la domination nazie, les femmes tiraient parfois avantage des stéréotypes véhiculés par l'idéologie nazie, qui les reléguait à des rôles tels que l'éducation des enfants, l'entretien du foyer et l'enseignement de la religion. Le cliché encore entretenu de la femme passive confinée à la maison sous la domination de son mari empêchait parfois les Nazis de les suspecter immédiatement de se livrer à des activités « subversives ». Par ailleurs, les femmes juives avaient souvent des contacts plus fréquents avec des voisins non juifs et étaient donc un peu plus familières des coutumes chrétiennes, ce qui leur facilitait l'usage d'une fausse identité. C'est pour ces raisons, et d'autres aussi, qu'elles ont pu résister aux Nazis différemment que les hommes, tant sur le plan spirituel que physique.

Les femmes ont joué un rôle important dans diverses activités de résistance. C'était particulièrement le cas pour celles qui participaient aux mouvements socialistes, communistes ou nationalistes. En Pologne, les femmes servaient de messagères pour transmettre des informations aux ghettos. Dans une page de son journal consacrée au mois de mai 1942, Emmanuel Ringelblum écrit à propos des messagères juives : « Ces jeunes filles héroïques — Chajke et Frumke — sont un sujet qui appelle la plume d'un grand écrivain. Elles effectuent courageusement des allers et retours à travers les villes de Pologne [...] Elles risquent leur vie tous les jours [...] Sans un murmure, sans un moment d'hésitation, elles acceptent et accomplissent les missions les plus dangereuses [...] Ces jeunes filles se portent volontaires comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde [...] Rien ne leur barre la route. Rien ne les dissuade [...] Combien de fois ont-elles regardé la mort dans les yeux ? Combien de fois ont-elles été arrêtées et fouillées ? [...] L'histoire de la femme juive constituera une page glorieuse de l'histoire des Juifs durant la présente guerre¹. »



© Yad Vashem

Des femmes juives portent un badge fait à la main représentant l'étoile de David dans le ghetto de Wloclawek en Pologne.

De nombreuses femmes ont fui vers les forêts de l'est de la Pologne ou l'Union soviétique et servi dans les unités armées des partisans. D'autres ont même joué un rôle important dans la résistance française (et franco-juive).

Certaines femmes étaient dirigeantes ou membres d'organisations de résistance dans les ghettos. D'autres participaient à la résistance à l'intérieur des camps de concentration. À Auschwitz I, cinq femmes juives transférées au détachement de l'Union des métallurgistes de Vistula — Ala Gertner, Regina Safirsztajn (surnommée Safir), Ester Wajcblum, Róża Robota et une femme non identifiée, probablement Fejga Segal — avaient fourni la poudre noire que les membres du Sonderkommando juif (détachement spécial) d'Auschwitz-Birkenau ont utilisée pour faire exploser une chambre à gaz et tuer plusieurs surveillants de prison durant l'insurrection d'octobre 1944. Dans ses mémoires, Noah Zabludowicz, qui était un membre de la résistance juive à Auschwitz, décrit sa profonde gratitude envers Róża. Il se remémore les derniers mots qu'elle lui a adressés après son arrestation, lui déclarant qu'elle ne regrettait pas ses actions ni qu'elle déplorait de devoir mourir. La note qu'elle lui a demandé de remettre à ses camarades était signée de ces mots d'encouragement : hazak ve-amatz (soyez fortes et ayez bon courage)². »

Quelques femmes ont survécu à l'Holocauste afin de raconter des récits d'héroïsme, de détermination et de courage extraordinaires. La plupart d'entre elles ont toutefois été assassinées par les Nazis; leurs histoires de résistance sont devenues leur héritage.

NOTES

- 1 Emmanuel Ringelblum, *Notes from the Warsaw Ghetto: The Journal of Emmanuel Ringelblum* (version française intitulée *Chronique du ghetto de Varsovie : le Journal d'Emmanuel Ringelblum*), édité et traduit par Jacob Sloan, Schocken Paperback, New York, 1974.
- 2 I. Gutman (éditeur), *People and Ashes: The Auschwitz Birkenau Book*, Mémoires de Noah Zabludowicz, Merhavia, 1957 (en hébreu).

QUESTIONS DIVERSES

1. Quelles formes de résistance sont décrites dans le présent chapitre ?
2. Pourquoi était-il, d'une certaine façon, plus facile pour les femmes de rejoindre la résistance ?
3. Pourquoi des femmes ont-elles choisi de rejoindre des groupes de combattants contre les Nazis ?
4. Qu'est-ce que la résistance spirituelle ?



Des femmes exécutant des travaux forcés au camp de concentration pour femmes de Ravensbrück en Allemagne.

© Yad Vashem

CHAPITRE VI : VOLONTÉ

C'est une combinaison de circonstances et de volonté qui ont aidé les femmes à survivre à l'Holocauste et à reconstruire leur vie. La plupart des rescapées ont tout perdu durant la guerre — famille, maison, communauté, biens, profession, langue et culture. Les jeunes se sont vu voler leur enfance, leur éducation et leur espoir. Elles n'avaient plus confiance en personne ni dans le monde. Se laisser consumer par le sentiment de perte et la tristesse semblait plus facile que trouver la volonté de continuer; mais de nombreuses survivantes ont pourtant réussi à aller de l'avant. Elles ont choisi de refonder une famille, d'étudier pour exercer un nouveau métier et de réapprendre à aimer et à de nouveau connaître le bonheur, généralement dans un autre pays.

Yafa Hart, une rescapée d'Auschwitz qui a perdu toute sa famille durant la guerre, fait l'éloge des survivantes de l'Holocauste en ces mots : « [...] Je pense que la victoire est plus grande si l'on peut redevenir un être humain, ayant des valeurs, une personne [...] Nous, rescapées de la Shoah, méritons d'être saluées. En raison [compte tenu] de tout ce que nous avons enduré et de ce nous avons vu, nous sommes parvenues à créer une nouvelle génération, à vivre et à contribuer [...] Parce que nous avons la force de prouver que nous n'avions pas volé en éclats; que nous pouvions reconstruire à partir des ruines¹. »

Certaines femmes ayant survécu à l'Holocauste ont réussi à connaître une vie d'accomplissements et de renommée en tant qu'artistes, écrivains, actrices, scientifiques, philosophes et politiciennes. Natalia Karp (née Weissman), juive polonaise, en est un exemple. À l'âge de 18 ans, elle fait ses débuts dans l'Orchestre philharmonique de Berlin. Durant la guerre, elle est envoyée au camp de concentration de Kraków-Plaszów, où ses talents de musicienne lui sauvent la vie en jouant pour le commandant du camp, et plus tard survit à Auschwitz. Après la guerre, Natalia Karp intègre l'Orchestre philharmonique de Cracovie. Elle se rappelle avoir pensé à cette époque vouloir montrer aux Nazis qu'elle n'était pas vaincue². Lorsque, nonagénaire, elle continuait de jouer, elle plaçait souvent un mouchoir rose sur son piano comme symbole de luxe et de féminité, ce dont elle avait rêvé dans les camps de concentration.

Gerda Weissmann Klein est une autre rescapée célèbre de l'Holocauste. Après avoir survécu aux terribles conditions dans les camps et à des travaux pénibles, les Nazis l'ont forcée à participer à une marche de la mort de 560 kilomètres aux côtés d'autres prisonniers affaiblis et malades. Quelques années plus tard, elle crée avec son mari la Gerda and Kurt Klein Foundation, qui promeut la tolérance, le respect et la responsabilisation des étudiants à travers l'éducation et les services communautaires. En 2006, Weissman Klein rend un hommage émouvant à l'occasion de la célébration de la première Journée internationale de commémoration en mémoire des victimes de l'Holocauste, organisée au



Un groupe de femmes reçoit du pain après la libération du camp de concentration de Bergen-Belsen, en avril 1945.

© Yad Vashem

Siège des Nations Unies à New York³. En 2010, la Maison Blanche lui remet la Médaille présidentielle de la liberté, la plus haute distinction civile attribuée aux États-Unis.

Madame Simone Veil, une avocate et politicienne française, a été déportée par les Nazis à l'âge de 17 ans à Auschwitz, et plus tard à Bergen-Belsen. Madame Veil est depuis devenue l'une des figures politiques les plus appréciées de France, admirée pour son courage sur les plans politique et personnel. Elle a occupé différentes fonctions au sein du Gouvernement français, dont le poste de ministre de la santé, et a été nommée première présidente du Parlement européen. Elle est l'une des quelques rares femmes à intégrer la prestigieuse Académie française. En 2007, Madame Veil a prononcé le discours d'ouverture lors de la célébration annuelle de la Journée internationale de commémoration en mémoire des victimes de l'Holocauste à New York³.

Il s'agit là de l'histoire de trois femmes parmi celles ayant survécu à l'Holocauste et qui sont devenues mères, épouses et grands-mères. À bien des égards, choisir la vie plutôt que le désespoir a été leur réponse au destin qui leur était réservé par leurs persécuteurs.

NOTES DE BAS DE PAGE

- 1 Témoignage de Mme Yafa Hart, Archives de Yad Vashem, O.3/8873.
- 2 « Obituaries: Natalia Karp », *The Telegraph*, 11 juillet 2007.
- 3 Lire le témoignage à l'adresse : www.un.org/french/holocaustremembrance/.

QUESTIONS DIVERSES

1. Qu'est-ce qui a motivé les rescapées de l'Holocauste à reconstruire leur vie ?
2. Pourquoi cette tâche leur était-elle si difficile à accomplir ?
3. Que symbolisait le mouchoir rose pour la pianiste Natalia Karp ?
4. Comment les expériences vécues par Gerda Weissman Klein et par Simone Veil durant l'Holocauste ont-elles influencé leur vie ?



Des femmes reçoivent de nouveaux vêtements après la libération du camp de concentration allemand de Bergen-Belsen, en avril 1945.

© Yad Vashem

ANNEXE

CHRONOLOGIE DE L'HOLOCAUSTE

30 janvier 1933	Hitler nommé Chancelier d'Allemagne
1 ^{er} avril 1933	Boycott des entreprises et magasins juifs en Allemagne
7 avril 1933	Révocation des fonctionnaires juifs en Allemagne
2 août 1934	Décès du président allemand Hindenburg; le chancelier Hitler assume les pouvoirs de la présidence
19 août 1934	Tenue d'un plébiscite national en Allemagne pour confirmer Hitler dans sa nouvelle position de « chef absolu » (Führer)
15 septembre 1935	Lois raciales de Nuremberg privant les Juifs allemands de leurs droits civiques
6-15 juillet 1938	Conférence sur le problème des réfugiés juifs à Evian-les-Bains (France)
17 août 1938	En Allemagne, tous ceux que les Nazis considèrent comme juifs sont requis de porter une carte d'identité marquée de la lettre J pour Juif (Jude)
9 novembre 1938	Kristallnacht, ou « Nuit de cristal » : nombreux actes de violence dirigés contre les Juifs, leurs foyers, leurs entreprises et leurs synagogues dans toute l'Allemagne
15 novembre 1938	Les enfants juifs sont expulsés des écoles allemandes
1 ^{er} septembre 1939	L'Allemagne envahit la Pologne, déclenchant la Seconde Guerre mondiale.
Octobre 1939	Hitler autorise l'assassinat en masse des handicapés physiques ou mentaux vivant en institution en Allemagne
20 mai 1940	Ouverture du camp d'Auschwitz I* (en Pologne occupée par les Allemands)
12 octobre 1940	Les Juifs de Varsovie (Pologne occupée par les Allemands) sont regroupés dans le ghetto.
22 juin 1941	Des bataillons d'extermination de la SS et de la police allemande envahissent l'ex-Union soviétique
8 juillet 1941	Des unités mobiles d'extermination commencent à massacrer les Juifs de Minsk (ancien territoire soviétique, aujourd'hui Bélarus)
15 septembre 1941	Introduction de l'étoile jaune pour identifier les Juifs en Allemagne

Les femmes et l'Holocauste : courage et compassion

29-30 septembre 1941	Assassinat de dizaines de milliers de Juifs dans le ravin de Babi Yar, près de Kiev (Ukraine)
8 octobre 1941	Ouverture du camp d'Auschwitz II (Birkenau)* en Pologne occupée par les Allemands
Octobre 1941	Ouverture du camp de Lublin/Majdanek en Pologne occupée par les Allemands
15 octobre 1941	Début de la déportation systématique des Juifs de la « Grande Allemagne » dans des ghettos et des camps de travail et d'extermination en Pologne occupée par les Allemands et dans les territoires de l'ancienne Union soviétique occupés par les Allemands
28 octobre 1941	Des unités mobiles d'extermination massacrent des milliers de Juifs à Kaunas (Lituanie occupée par les Allemands)
8 décembre 1941	Ouverture de Chelmno, premier camp d'extermination en Pologne occupée par les Allemands
16 janvier 1942	Début de la déportation systématique des Juifs du ghetto de Lodz (Pologne occupée par les Allemands) à Chelmno
20 janvier 1942	Conférence de Wannsee, à Berlin, pour coordonner la mise en œuvre de la « Solution finale », c'est-à-dire l'extermination des Juifs d'Europe
15 mars 1942	Début des déportations systématiques des Juifs du ghetto de Lvov (Lviv) en Ukraine vers le camp d'extermination de Belzec en Pologne occupée par les Allemands
27 mars 1942	Début des déportations systématiques des Juifs de France occupée par les Allemands, principalement vers des camps d'extermination
31 mai 1941	Ouverture du camp d'Auschwitz III* en Pologne occupée par les Allemands
15 juillet 1942	Début des déportations systématiques des Juifs des Pays-Bas occupés par les Allemands, principalement vers des camps d'extermination
22 juillet 1942	Début des déportations systématiques des Juifs du ghetto de Varsovie principalement vers le camp de Treblinka
16 décembre 1942	Les autorités de police allemandes ordonnent la rafle et la déportation des Roms et des Sinti du soi-disant Grand Reich allemand vers le camp d'Auschwitz-Birkenau*
15 mars 1943	Début des déportations systématiques des Juifs de Grèce occupée par les Allemands, principalement vers des camps d'extermination
19 avril 1943	Début du soulèvement du ghetto de Varsovie

21 juin 1943	Liquidation des derniers ghettos dans les territoires de l'ancienne Union soviétique occupés par les Allemands
15 septembre 1943	Premières déportations des Juifs de l'Italie occupée par les Allemands
15 mai 1944	Début des déportations systématiques des Juifs de la Hongrie occupée par les Allemands, principalement vers le camp d'Auschwitz-Birkenau
Novembre 1944	Raphael Lemkin introduit le terme « génocide », du grec ancien <i>genos</i> (race, tribu) et du latin <i>cide</i> (tuer)
27 janvier 1945	Les Soviétiques libèrent les camps d'Auschwitz
7-9 mai 1945	L'Allemagne nazie se rend sans conditions
24 octobre 1945	La Charte des Nations Unies entre en vigueur
20 novembre 1945	Début des procès des criminels de guerre nazis à Nuremberg
9 décembre 1948	L'Assemblée générale des Nations Unies adopte la Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (résolution 260 III A)
10 décembre 1948	L'Assemblée générale des Nations Unies adopte la Déclaration universelle des droits de l'homme
1 ^{er} juillet 2002	Le Statut de Rome entre en vigueur, créant la Cour pénale internationale
12 juillet 2004	Le Secrétaire général des Nations Unies nomme le premier Conseiller spécial pour la prévention du génocide
1 ^{er} novembre 2005	L'Assemblée générale des Nations Unies adopte la résolution 60/7 sur le souvenir de l'Holocauste
3 mai 2006	Le Secrétaire général des Nations Unies nomme une Commission consultative sur la prévention des génocides
26 janvier 2007	L'Assemblée générale des Nations Unies adopte la résolution 61/255 condamnant le déni de l'Holocauste
27 mai 2007	Le Secrétaire général des Nations Unies nomme un Conseiller spécial pour la prévention du génocide à plein temps

* **Auschwitz-Birkenau : Camp de concentration et d'extermination nazi (1940-1945). Le Comité du patrimoine mondial a accepté de changer le nom du camp sur la Liste du patrimoine mondial en juin 2007.**

LES CENTRES D'EXÉCUTION



© Yad Vashem

SURVIVANTES DE L'HOLOCAUSTE APPARAISSANT DANS LE DVD D'ACCOMPAGNEMENT



JULIA LENTINI (née Bäcker) est née le 15 avril 1926 à Eisern en Allemagne; elle est la fille de Ludwig et de Johanna Bäcker. Son père, un vannier et marchand de chevaux, était également un talentueux menuisier qui construisait des carrioles familiales. Julia a vécu une enfance heureuse dans une famille unie de Roms et de Sinti. Elle parlait roumain à la maison et allemand avec ses amis.

La famille mène une vie pratiquement normale à la suite de l'arrivée des Nazis au pouvoir en 1933. Par la suite, les Bäcker déménagent à Biedenkopf en Allemagne, où Julia et ses sœurs travaillent dans une usine de tricot et dans des fermes de la ville.

Le 8 mars 1943, les Bäcker sont expulsés de leur maison et placés à bord d'un train, où ils s'efforcent de rester ensemble durant le voyage de trois jours menant au camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau en Pologne. Suite à la longue attente ayant précédé leur entrée dans le camp, Julia se souvient que, hormis le fait que sa mère demande à ce que sa famille reste réunie, personne n'a guère dit un mot.

Dans le camp, Julia et trois de ses sœurs sont assignées à des tâches de cuisine. Julia y contracte la fièvre typhoïde et est transférée dans un bloc accueillant les malades. En l'espace de six mois, sa mère, son père et sa sœur Mathilde succombent tous à la maladie et à la faim. Dans la même foulée, son frère William est emmené et ne donnera plus jamais signe de vie. Au début de l'année 1944, Julia est transférée sans ses frères et sœurs au camp de concentration de Schlieben en Allemagne, où elle est de nouveau chargée d'accomplir des tâches de cuisine. Lors d'un incident, elle est sévèrement punie devant tous les autres prisonniers après avoir été surprise à voler de la nourriture.

À la libération de Schlieben par les forces armées soviétiques en 1945, Julia retourne à Biedenkopf, comme sa mère l'avait recommandé à tous ses enfants. Elle y retrouve quelques-uns de ses frères et sœurs et sa maison encore debout, bien qu'elle ait été vidée de tous les biens de la famille.

À Biedenkopf, Julia fait la connaissance de Henry Lentini, un soldat américain. Huit mois plus tard, malgré la barrière linguistique, ils se marient. En 1946, Julia et Henry partent pour les États-Unis et s'installent en Californie. Ils donnent naissance à deux filles, Cynthia et Rosanne, et auront trois petits-enfants et trois arrière-petits-enfants.



Julia Lentini est photographiée avec sa famille avant le déclenchement de la guerre.

TÉMOIGNAGE

Julia Lentini

Nous ne savions pas, nous demandions, mais nous n'en avons pas fait toute une histoire, parce que mon père a dit : « Eh bien, si c'est ce qu'il faut faire, nous devons le faire, quoi qu'il en soit. » Il ignorait de quoi il s'agissait. Bien sûr, nous sommes allés à cette voie ferrée là-bas, et à la gare, et il y avait une

voiture de passagers. Mais la voiture était vide. Elle était pour nous. Nous y étions tous. Et ma mère était un peu fâchée et un peu nerveuse, vous savez, elle portait les enfants, qui étaient petits. Et mon père a dit : « Ne t'en fais pas, il n'y a aucune raison de s'inquiéter. » Mais laissez-moi vous dire, ils n'étaient pas au courant des camps de concentration. Ils étaient au courant des « arbeitslagers ». [Dites-nous ce que c'est.] Là où on envoyait les gens qui ne voulaient pas travailler, même avant la guerre. Les gens qui devaient de l'argent au gouvernement pour les enfants, qui ne subvenaient pas aux besoins de leurs enfants. Ils les appelaient des « arbeitslagers », et ils les envoyaient six mois ou un an dans ces camps de travail. Et c'est tout ce que nous savions, mais Auschwitz, nous n'en avons jamais entendu parler. Cela existait, mais ils ne le criaient pas sur les toits, voyez-vous. Mes parents étaient à ce point ignorants. [Les soldats nazis qui étaient là, venaient-ils d'une autre ville ou les connaissiez-vous ?] Ils ne venaient pas de cette petite ville, Biedenkopf, ils venaient d'une sorte de lieu militaire, vous savez... Biedenkopf n'était qu'une petite ville paisible. Elle n'a jamais été bombardée, ne possède aucune grosse usine, seulement des petits artisans. Ce qui fait qu'elle n'a pas été bombardée du tout. Alors, en tout cas, lorsque nous sommes arrivés à Francfort dans cette voiture unique... [À quelle distance était-ce ?] Francfort est à 110 kilomètres de ma ville natale. Alors nous avons changé quelques fois en chemin, mais nous sommes arrivés à Francfort, en fin d'après-midi. Alors un des Nazis est entré dans la porte, et a dit : « Eh bien, ramassez toutes vos affaires, nous devons sortir ici, et nous devons nous arrêter ici. Demain matin, vous pourrez parler à quelqu'un. Mon père a dit : "Que se passe-t-il, pourquoi ne puis-je parler à quelqu'un ici-même ? Mais que se passe-t-il donc ?" Alors le soldat a dit : "C'est tout ce que j'ai à dire. Nous devons sortir, nous devons vous amener là-bas", quelque part, un endroit où ils rassemblaient tous les effets personnels, les Juifs, les tziganes, ils les rassemblaient tous là. Nous l'ignorions à ce moment-là, mais c'était de cela qu'il s'agissait. Alors bien sûr, il a fallu que nous sortions et que nous marchions jusque dans cette grande salle, où il y avait des compartiments. Elle était remplie de gens. Et c'est là que mon père a appris, par des Juifs, ce qui se passait, et que nous allions à Auschwitz. Et il a entendu parler d'Auschwitz et mon père a dit : « Oh non, pas nous. Oh non, non, nous devons partir, demain matin, je vais voir le capitaine, et ils vont nous amener au... » Il n'est jamais venu. Le lendemain matin, un gros train est arrivé, les wagons étaient déjà pleins. Tous les gens qu'ils avaient pris s'y trouvaient. Ma mère savait déjà, ma mère a dit : « Tenez-vous par la main, restez ensemble, tenez-vous par la main, restez ensemble, tenez les petits dans vos bras, restons tous ensemble, pour ne pas nous perdre. Entrez dans cette voiture. » Ils y ont fait entrer tellement de gens. Et pas de toilettes, il n'y avait rien, ils avaient mis de la paille dans le coin et c'est là qu'il fallait faire ses besoins. En tout cas, nous ne sommes pas sortis de là pendant trois jours. Nous y sommes restés pendant trois jours. La nuit et le jour, à l'occasion, dans les grandes villes, je suppose, nous devions nous arrêter, et changer de train, encore et encore, jusqu'à ce qu'à la fin, le train soit rempli de prisonniers, des « heflingers », comme nous les appelions : des Juifs, des tziganes, des Polonais, des opposants politiques, toutes sortes de gens, dans différents wagons.

« Ils ont ouvert les portes, ces portes qui grincent... et un peu d'air est entré... Lorsque nous sommes arrivés à Auschwitz, nous étions déjà tout engourdis : les os, les jambes ne bougeaient plus. Deux hommes en uniforme rayé, parce qu'ils nous ont entendus parler ladino, ils nous ont dit en ladino : "Nous sommes des Grecs originaires de Salonique. Donnez les enfants aux personnes âgées." Encore une fois, nous ne [compréhensions] pas ce que cela signifiait. Comment peut-on comprendre "Donnez les enfants aux personnes âgées" ? Et puis, ils avaient peur de nous parler et c'est tout, "Donnez les enfants aux personnes âgées". »

Témoignage de Laura Varon, Archives de Yad Vashem, O.3/10423, Jérusalem, 1996, p. 19.



VLADKA MEED (née Peltel) est née à Varsovie en Pologne. Elle, sa sœur Henia et son frère Chaim ont grandi dans une famille juive traditionnelle. Son père, Shlomo Peltel, était propriétaire d'une mercerie, et sa mère, Hanna, était femme au foyer. Vladka a étudié dans un lycée technique, où elle a appris la couture.

La famille est transférée dans le ghetto de Varsovie, où son père meurt d'une pneumonie peu de temps après. Tandis que sa sœur travaille dans une cantine publique dans le ghetto et que son frère exécute les travaux forcés donnés à d'autres habitants du ghetto, Vladka est caissière dans une petite coopérative. Plus tard, elle participe activement à des organisations d'entraide pour les jeunes dans le ghetto, et rejoint l'organisation de jeunesse sociale démocrate, Future-Zukunft.

En 1941, la mère et les frères et sœurs de Vladka sont déportés au camp de la mort de Treblinka. L'année suivante, Vladka rejoint le Zydowska Organizacja Bojowa (ZOB), où elle est chargée d'acheter des armes pour les combattants du ghetto. Alors qu'elle travaille pour le ZOB, elle fait la connaissance de son mari, Benjamin Meed.

Avant le soulèvement du ghetto de Varsovie, Vladka obtient une fausse carte d'identité et, en arrivant à se faire passer pour une non-Juive, elle se retrouve à l'extérieur des murs du ghetto durant l'insurrection. Elle aide plusieurs combattants juifs à s'échapper par le réseau d'égouts du ghetto, puis voyage entre divers camps de partisans en Pologne, livrant des fournitures et des lignes de communication aux partisans.

Après la Seconde Guerre mondiale, Vladka et Benjamin retournent à Varsovie et découvrent la ville complètement détruite. Ils partent pour Lodz à la recherche de proches ayant survécu. Le couple se marie à Lodz et, en 1949, immigre aux États-Unis. Après la guerre, Vladka et Benjamin ont passé la plupart de leur vie à se remémorer leurs expériences vécues durant l'Holocauste. Vladka commence à écrire des articles au sujet de sa vie durant le conflit, qui plus tard évolueront vers une autobiographie. Les Meed donnent le jour à deux enfants et auront cinq petits-enfants.



© United States Holocaust Memorial Museum, photo fournie gracieusement par Benjamin (Miedzzyrecki) Meed

Vladka Meed portait une fausse carte d'identité qu'elle utilisait pour servir de messagère pour la résistance juive à Varsovie.

TÉMOIGNAGE

Vladka Meed

Au même moment, dans le ghetto, je faisais partie de l'organisation de jeunes clandestine, l'organisation de jeunes sociale démocrate appelée « Zukunft ». Et nous nous rassemblions, les groupes clandestins, pour toutes sortes de conférences, pour écouter de la musique parfois, pour un débat. Mais c'étaient de petits groupes, lisant de la littérature clandestine. Et c'était, d'une certaine façon, une participation modeste, bien que ma mère n'était pas trop heureuse que nous fassions ce genre de travail, car elle savait que si nous étions découverts, c'était la mort. Il n'y avait pas d'école à cette époque dans le ghetto, et nous, les jeunes, avons entrepris d'enseigner aux enfants dans ce que nous appelions le coin des enfants, lorsque les enfants ne pouvaient pas aller à l'école, les écoles étaient fermées, nous les rassemblions pour leur apprendre des chansons, leur apprendre à écrire et, d'une certaine façon, leur apporter un peu de vie. Dans les maisons, des comités d'immeuble avaient été créés, pour aider à lutter contre la famine qui était apparue dans le ghetto. Dans le

ghetto de Varsovie, plus de 2 000 comités d'immeuble avaient été créés par les Juifs eux-mêmes, ce que nous appelions l'auto-assistance. Une organisation clandestine de culture juive avait été mise sur pied, et nous, les jeunes, avons commencé à tenir des séminaires. Je me souviens de cela; et plus tard, d'avoir été assignée à certains endroits après le couvre-feu pour donner des conférences aux personnes des immeubles qui étaient fermés. Alors, moi, à l'âge de 16 ou 17 ans, j'allais à ces conférences, et je me souviens, c'était au 30 Paraja, et je parlais de Peretz, de Bonczik Zweig lors de ce cours particulier. Et deux jeunes, des enfants, se tenaient à l'extérieur, les fenêtres étaient couvertes, au cas où les Allemands arriveraient, et frappaient à la porte pour que nous ayons le temps de nous disperser. Et alors, je dormais dans un des appartements, chez les gens. Je me souviens très difficilement de la conférence, de quoi il était question. Mais je me souviens encore de l'atmosphère, du sentiment d'élévation. Que dans le ghetto, il y avait tellement de famine, et l'épidémie de typhus qui commençait, et la faim et la misère. Nous discussions de littérature. Et une jeune fille s'adressait à tous ces gens et ils l'écoutaient. Et, d'une certaine manière, on exprimait l'espoir que cela passerait, que ce temps ne durerait pas toujours. Et ce genre d'espoir faisait constamment partie de la vie dans le ghetto.



ESTHER BEM (née Svabenic) est née en 1930 à Osijek en Yougoslavie dans une famille juive aisée et religieuse. Deux ans plus tard, la famille déménage à Zagreb en Croatie, où Esther étudie dans une école juive jusqu'à l'occupation de la Croatie par les Allemands en avril 1941.

Les Svabenic sont obligés de quitter leur appartement lorsque des responsables du Gouvernement croate, désormais sous le contrôle du régime nazi, emménagent dans l'immeuble. Les deux sœurs d'Esther, Jelka et Vera, rejoignent plus tard les partisans. Jelka est arrêtée et pendue par les Allemands, tandis que Vera survit à la guerre. Afin d'éviter la déportation, Esther et ses parents s'enfuient vers la zone d'occupation italienne en Croatie, et plus tard vers l'Italie, où ils vivent dans un petit village pendant deux ans comme prisonniers de guerre civils.

La famille est contrainte de fuir de nouveau en septembre 1943, en apprenant que les Allemands approchent du village à la recherche de Juifs. Elle s'enfuit vers les montagnes, où elle vit chez des paysans italiens dans divers endroits jusqu'en février 1944. Pendant ce temps, en vivant terrée et sous une fausse identité, Esther n'a pas profité de son enfance. Elle n'avait aucun contact avec des jeunes de son âge, se contentait de très peu de nourriture et se trouvait constamment tenaillée par la peur d'être arrêtée par les Allemands. Mais elle n'oubliait jamais la bonté et la décence des personnes qui avaient sauvé sa famille.

Esther et ses parents sont libérés en avril 1945 puis partent pour Venise en Italie, où ils apprennent que Vera a survécu à la guerre. La famille est réunie à Zagreb en Croatie. Esther s'installe en Israël en 1950 et épouse Mirko Bem en 1952. Le couple donne naissance à une fille en 1954 et à un fils en 1962. La famille déménage au Canada en 1966, où leurs trois petits-enfants verront le jour. Mirko meurt en 1975 et Esther se remarie en 1978.



Esther Bem, accompagnée de ses parents en Italie.

TÉMOIGNAGE

Esther Bem

Et nous [elle et ses parents] sommes partis. Nous avons commencé à grimper les montagnes; il y avait des montagnes derrière ce village. C'était un village magnifique, très pittoresque. Mais nous ne sommes jamais allés très haut dans ces montagnes, nous étions au pied de la montagne. Et nous avons grimpé et grimpé. Et nous avons vu des cabanes abandonnées, abandonnées, mais des gens y habitaient. Et nous avons frappé à la porte de quelqu'un au milieu de la nuit. Et je me souviens très clairement, c'était une famille qui avait trois fils. Ils s'appelaient Primo, Secondo and Terzo; Premier, Second et Troisième. C'est ainsi qu'ils s'appelaient. Nous avons dit que nous étions désespérés. Je veux dire, dans une situation désespérée, vous n'essayez pas de les convaincre de dire oui ou non. Nous leur avons dit : « Voilà, nous sommes des réfugiés, nous sommes juifs. » Nous devons nous cacher, les Allemands sont à nos trousses, laissez-nous nous réfugier chez vous. » C'est ce qu'ils ont fait. Ils nous ont hébergés. Ils ont trouvé une chambre propre — ils ont nettoyé une chambre, nous ont donné un lit et nous ont gardés pendant quelques jours. J'aimerais que la génération post-Holocauste sache qu'il y avait de la décence et de la bonté à cette époque. Tout n'était pas négatif.

Je crois que, dans mon cas, je peux remercier ces gens, non seulement, évidemment, l'ensemble du peuple italien, mais les gens qui savaient vraiment qu'ils n'obtiendraient aucune récompense, aucune gratification de notre part. Des gens qui ont sacrifié leur vie, leur sécurité, peut-être même l'avenir de leur famille. Parce que s'ils avaient été découverts, ils auraient été exécutés. C'était à une époque où la machine nazie, la machine de mort, fonctionnait à merveille. Elle était bien huilée. Ils ont fait un choix — nous sauver, nous protéger, nous nourrir, alors qu'ils ne possédaient rien eux-mêmes. C'était des gens totalement altruistes.



AGNES KUN (née Diamantstein) est née le 3 mai 1926 à Satu Mare en Roumanie. Son père, Dezsö Diamantstein, était comptable et exportateur de céréales. Sa mère, Ethel Diamantstein (née Ethel Kohn), était femme au foyer. Très soucieux de l'éducation, sa mère et son père parlaient plusieurs langues. Hormis le hongrois, sa langue natale, Agnes a appris l'allemand, l'anglais, le français et le roumain. Aux côtés de plusieurs amis juifs, elle a fréquenté une école élémentaire catholique. Enfant unique, elle a mené une existence privilégiée.

Suite à l'annexion de la Transylvanie du Nord par la Hongrie en août 1940, qui a également concerné la ville natale d'Agnes, les lois antijuives sont promulguées. Agnes n'est plus autorisée à fréquenter l'école catholique, mais a la possibilité de poursuivre ses études dans un lycée public. Après l'invasion de la Hongrie par les Allemands, les conditions de vie deviennent de plus en plus difficiles et, en mai 1944, ses parents et elle sont forcés d'intégrer le ghetto de Satu Mare.

Le 3 juin 1944, trois jours seulement avant le Jour J, Agnes et ses parents sont déportés au camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau. Elle est séparée de ses parents dès leur arrivée au camp. Sa mère est immédiatement envoyée dans les chambres à gaz, et son père réussit à survivre pendant un temps mais meurt avant la libération. Agnes est sauvée par sa cousine Anna Koppich, un médecin qui, pendant son incarcération, est devenue le docteur de l'hôpital du camp. Elle est forcée de travailler en tant qu'assistante médicale sous la surveillance de sa cousine. En novembre 1944, elle est transférée au camp de concentration de Brunswick en Allemagne, où elle reste pendant une brève période jusqu'à son départ pour le camp de concentration de Salzwedel. Là-bas, Agnes est soumise au travail forcé dans une usine de munitions. Elle est libérée de Salzwedel par l'armée américaine en avril 1945.

Après la libération, Agnes reste au camp pour personnes déplacées de Salzwedel puis retourne dans sa ville natale, où elle vit chez des cousins tout en étudiant à l'université. Elle y fait la connaissance de son mari, Andrew Kun. Le couple tente d'immigrer en Roumanie mais n'y est pas autorisé en raison de la politique d'immigration établie par les communistes. En 1962, le couple et leurs deux filles, Annie et Marianne, immigrent aux États-Unis et s'installent en Californie du Sud.



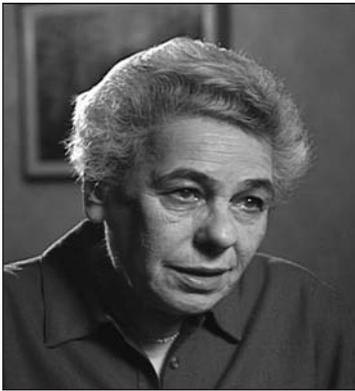
Photo de lycée
d'Agnes Kun,
1^{er} mai 1944.

TÉMOIGNAGE

Agnes Kun

Je travaillais en fait dans une salle où se trouvaient toutes les personnes qui avaient la scarlatine. Et c'était une épidémie très, très faible, alors elles allaient essentiellement toutes très bien. Elles avaient une fièvre très légère au début, puis ensuite, elles allaient bien. Nos tâches consistaient à balayer la pièce, et, au début, je crois, en enfant gâtée que j'étais, je crois que je n'avais jamais eu un balai dans les mains auparavant, alors quelqu'un sortait du lit, une personne âgée, et me montrait comment faire. Mais finalement, je l'ai appris et j'ai aussi appris à faire des pansements assez bien avec des pansements de papiers qui étaient la seule chose que nous avions. Nous recevions parfois des médicaments en vrac des services de transport. C'est ainsi que nous avons obtenu, je me souviens, des comprimés de calcium. Et ma cousine me donnait des poignées de comprimés de calcium dans

l'espoir qu'ils m'aideraient à améliorer ma santé parce je me portais très mal, avec cette fièvre et tout. Dans cet hôpital, les conditions étaient un peu meilleures physiquement qu'à l'extérieur. Tout d'abord, nous, qui y travaillions, plutôt que de dormir à sept sur un lit de camp double, dormions à deux sur un lit de camp simple, ce qui était une amélioration majeure. Nous n'étions pas obligés de répondre à l'appel, ce qui signifiait non seulement que nous n'avions pas à nous lever à 3 heures du matin, mais aussi que nous n'avions pas cette impression que notre vie était en danger chaque jour si nous étions sélectionnés. Il n'y a absolument aucun doute que si ma cousine ne m'avait pas gardée à l'hôpital je n'aurais pas survécu à la première sélection.



ANNA HEILMAN (née Hana Wajcblum) est née le 1^{er} décembre 1928 à Varsovie en Pologne. Elle et ses deux sœurs, Sabina et Ester, grandissent dans une famille juive assimilée traditionnelle. Son père, Jakub Wajcblum, dirigeait une usine fabriquant des objets artisanaux polonais, et sa mère, Rebeka Wajcblum, était femme au foyer. Enfant, Anna a fréquenté une école publique catholique.

Durant l'assaut aérien des Allemands à Varsovie en 1939, Anna et sa mère échappent de justesse à la mort lorsque leur appartement est bombardé. La sœur d'Anna, Sabina, et son fiancé s'enfuient vers l'est de la Pologne avant que les Allemands prennent le contrôle de la ville. Le reste de la famille est incarcéré dans le ghetto de Varsovie en 1940.

Anna assiste secrètement aux réunions de l'Hashomer Hatzair et colle des affiches pour le Zydowska Organizacja Bojowa (ZOB), un groupe de résistants juifs dans le ghetto. Après avoir été témoin du soulèvement du ghetto de Varsovie en 1943, elle est déportée avec ses parents et Ester au camp de concentration de Majdanek, où les sœurs sont séparées de leurs parents.

En septembre 1943, Anna et Ester sont transférées au camp de la mort d'Auschwitz-Birkenau. Elles sont forcées de travailler dans l'usine de munitions de Weichsel Union Werke, dont elles livraient clandestinement la poudre noire pour aider à l'insurrection du Sonderkommando. Ester et trois autres femmes — Róża Robota, Ala Gertner et Regina Safirsztain — sont publiquement exécutées dans le camp en janvier 1945 pour avoir participé à l'insurrection. En l'espace d'un mois, Anna est transférée aux camps de Ravensbrück puis de Neustadt-Glewe, tous deux situés en Allemagne.

Anna est libérée de Neustadt-Glewe par les forces soviétiques et britanniques. Elle immigre à Bruxelles en Belgique, où elle vit pendant un an. En 1947, elle immigre en Palestine et retrouve sa sœur Sabina. Elle épouse Joseph Heilman et donne naissance à deux filles en 1951 et 1953. La famille immigre aux États-Unis en 1958 puis déménage au Canada deux ans plus tard, où Anna travaille en tant qu'assistante sociale. Anna et Joseph auront quatre petits-enfants.



Anna Heilman (à gauche) avec ses sœurs Sabina (au centre) et Ester (à droite).

TÉMOIGNAGE

Anna Heilman

J'avais l'habitude d'apporter les deux boîtes à ma sœur. Elle mettait un peu de poudre à feu enveloppée dans un petit torchon attaché avec une corde, qu'elle mettait dans une boîte et qu'elle recouvrait de déchets. Et je marchais avec ces deux boîtes de ma maison à sa porte, puis de sa porte à ma maison, et je les mettais sous la table et dans l'ourlet de ma robe parce que nous n'avions pas de poches. De là, j'allais à la salle de bain, et dans la salle de bain je partageais cette poudre à feu avec une autre fille, avec Ella. Et en revenant de l'usine, qui était à environ trois kilomètres de Birkenau, où nous habitions, nous la transportions sur nous. De temps à autre, il y avait des fouilles. Lorsque nous apprenions qu'il y avait une fouille, nous déballions cette poudre à feu, la jetions au sol et la mélangions à la terre avec nos pieds pour qu'elle soit invisible sous leurs pas. [Et lorsqu'il n'y avait pas

de fouille ?] Alors nous l'apportions à Birkenau. Je la donnais à ma sœur et ma sœur la donnait à, je ne sais pas, soit directement à Rózà Robota ou à quelqu'un d'autre, je ne sais pas exactement qui la donnait à Rózà Robota. [Et de Rózà Robota, elle allait ?] Elle était déposée dans une cachette spéciale. Rózà Robota était en contact avec un homme du crématorium. Ils avaient la permission d'entrer dans le camp des femmes, et ils venaient la prendre à cet endroit, puis l'apportaient au crématorium. En octobre 1944, il y a eu une révolte au crématorium. Le Sonderkommando, ceux qui étaient chargés du crématorium, savaient que de temps à autre, au bout d'un certain temps, ils étaient assassinés, pour ne pas laisser de témoins. Et ce groupe particulier avait décidé de se révolter. Ils ont utilisé cette poudre à feu, et fabriqué de petites grenades, faites de boîtes de poli à chaussures rondes munies d'une mèche et remplies de poudre à feu, et qui, une fois allumées, explosaient. J'ignore si elles causaient ou non des dommages. Cette révolte a eu lieu le 7 octobre 1944. Elle a avorté, soit qu'ils aient été trahis ou pour une autre raison; tous les membres du Sonderkommando ont été tués. Mais le crématorium a été détruit lui aussi. Il y avait quatre crématoriums à Birkenau et l'un d'eux a été détruit par cette révolte. Après la révolte, les Allemands ont découvert ces petites grenades et ont identifié la poudre à feu, et bien sûr, nous ne savions pas que la poudre à feu possède des caractéristiques spéciales. Ils ont déterminé que cette poudre à feu ne pouvait provenir que de l'Union et uniquement de Pulverei où ma sœur travaillait. Ils ont ouvert une enquête. Ils ont incarcéré les quatre filles. Rózà Robata, Ala Gertner, Regina Saperstein et Ester Wajcblum. Ils les ont massacrées sans pitié après quoi ils les ont pendues sur la place publique le 5 janvier 1945.



ANITA LASKER-WALLFISCH (née Lasker) est née en 1925 à Breslau en Allemagne. Son père, Alfons Lasker, était avocat et sa mère, Edita Lasker (née Edita Hamburger), était violoniste. Anita et ses deux sœurs, Marianne et Renata, ont grandi dans une famille juive non pratiquante et très soucieuse de l'éducation, où la musique jouait un rôle important. Anita a pratiqué le violoncelle tandis que ses sœurs ont opté pour le piano et le violon. Elle se rend à Berlin pour étudier avec un violoncelliste accompli, mais revient à Breslau très peu après le pogrom de novembre, la Nuit de cristal, en 1938.

Les conditions de vie de la famille Lasker deviennent de plus en plus difficiles après le déclenchement de la guerre en 1939. La sœur d'Anita, Marianne, fuit pour l'Angleterre tandis que ses parents sont déportés de Breslau, et ne donneront plus jamais de nouvelles. Anita et Renata ont la possibilité d'échapper à la déportation en tant que travailleuses forcées dans une fabrique de papier, où elles rencontrent des prisonniers de guerre français et commencent à produire de faux documents. En 1942, Anita et sa sœur tentent de fuir l'Allemagne sous une fausse identité, mais sont arrêtées par la Gestapo puis emprisonnées à Breslau. Elles vivent en prison dans des conditions insoutenables pendant plusieurs mois.

En 1943, Anita et sa sœur sont déportées au camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau. Elle est choisie pour jouer du violoncelle dans l'orchestre pour femmes du camp, sous la direction d'une autre prisonnière, Alma Rosé. Son intégration dans l'orchestre, qui donne des concerts pour les SS, lui sauve la vie. Elle est transférée au camp de concentration de Bergen-Belsen en octobre 1944. L'armée britannique libère Bergen-Belsen le 15 avril 1945.

Après la libération, Anita reste au camp pour personnes déplacées de Belsen, où elle travaille en tant que traductrice pour l'armée britannique. En 1946, Anita et Renata rejoignent leur sœur Marianne au Royaume-Uni. Anita devient une violoncelliste professionnelle à Londres, où elle joue au sein de l'English Chamber Orchestra et en tant que soliste. Elle épouse le musicien Peter Wallfisch. Le couple donne naissance à un fils, Raphael, qui deviendra un violoncelliste accompli.



Anita Lasker-Wallfisch, jouant au violoncelle après la libération.

TÉMOIGNAGE

Anita Lasker-Wallfisch

Tout à coup, j'étais la violoncelliste. Et on m'a amenée au bloc de la musique. [Parlez-moi de ce bloc de musique. Était-il séparé de tout le reste ?] Non, c'était seulement un des blocs, un des blocs était le bloc de la musique : le numéro 12. Et là j'ai vu tous ces gens qui étaient là, vous savez, avec les instruments les plus étranges. Je veux dire, vous ne devez pas penser en termes d'un orchestre normal. Il y avait des gens avec des mandolines, des guitares, quelques violons et accordéons, ce genre de choses. Et là, il y avait un violoncelle, une basse. Vous savez, c'est exactement ce qu'ils attendaient. [Et il y avait un violoncelle pour vous ?] Il y avait un violoncelle. On m'a souvent demandé d'où il venait. Étrangement, il ne m'est jamais venu à l'esprit de me demander depuis quand il était là. Mais, quand j'y repense, il venait probablement de quelqu'un qui avait un violoncelle sous le bras lorsqu'il a été envoyé à l'Est, soi-disant pour travailler, vous savez. Les gens arrivent avec des instruments.

Vous savez, quelqu'un arrive chez-vous et dit je vous donne deux heures ou même 24 heures, vous prenez la chose qui vous est personnellement la plus précieuse. Et cela aurait pu être le violoncelle de quelqu'un. Donc il y avait là un violoncelle. Alors elle m'a demandé de jouer quelque chose, et, je veux dire, je n'avais pas joué de violoncelle depuis deux ans. Alors je lui ai demandé un peu de temps pour, vous savez, voir si je savais encore où étaient les notes. Et je lui ai joué quelque chose, un mouvement lent du concerto de Boccherini. J'ai essayé de le jouer, mais il n'y avait aucun danger que j'échoue l'audition. Je veux dire, il lui fallait un violoncelle, même si j'avais mal joué. Alors je suis devenue la violoncelliste de l'orchestre, et je crois que c'est la raison pour laquelle j'ai survécu. [Qui était Alma Rosé ?] Alma Rosé était une femme très remarquable. Rétrospectivement, nous sommes tous d'accord, ceux qui sont encore vivants et qui ont gardé le contact, nous sommes tous d'accord pour dire que nous lui devons la vie. Elle était la fille d'Arnold Rosé, et Arnold Rosé était premier violon de l'Orchestre philharmonique de Vienne, et d'un très célèbre quatuor à cordes, le quatuor Rosé, et elle était la nièce de Gustav Mahler, elle avait derrière elle une tradition musicale exceptionnelle. Elle était elle-même une violoniste très, très douée. Mais surtout, elle avait une très forte personnalité. Elle nous inspirait du respect, je veux dire, nous en avons une peur bleue, et même les SS la respectaient. Elle était la dignité en personne.

LECTURES SUGGÉRÉES

- Baer, Elizabeth R. et Myrna Goldenberg (éditrices), *Experience and Expression: Women, the Nazis, and the Holocaust*, Wayne State University Press, Detroit, 2003.
- Baumel, Judith T., *Double Jeopardy: Gender and the Holocaust*, Vallentine Mitchell, Londres, 1998.
- Bock, Gisela, *Women in European History*, Blackwell Publishers, Oxford, 2002.
- Bridenthal, Renate, Atina Grossman et Marion Kaplan, et coll. (éditeurs), *When Biology Became Destiny: Women in Weimar and Nazi Germany*, Monthly Review Press, New York, 1984.
- Fuchs, Esther (éditrice), *Women and the Holocaust: Narrative and Representation*, Oxford University Press of America, New York, 1999.
- Heinemann, Marlene E., *Gender and Destiny: Women Writers and the Holocaust*, Greenwood Press, Inc., New York, 1986.
- Hertzog, Dagmar (éditrice), *Brutality and Desire: War and Sexuality in Europe's Twentieth Century*, Palgrave Macmillan, New York, 2009.
- Inbar, Yehudit (éditrice), *Spots of Light: To Be a Woman in the Holocaust*, Publications de Yad Vashem, Jérusalem, 2007.
- Kaplan, Marion A., *Between Dignity and Despair: Jewish Life in Nazi Germany*, Oxford University Press, New York, 1998.
- Koonz, Claudia, *Mothers in the Fatherland: Women, the Family, and Nazi Politics*, St. Martin's Press, New York, 1987.
- Kremer, S. Lillian, *Women's Holocaust Writing: Memory and Imagination*, University of Nebraska Press, Lincoln, 1999.
- Ofer, Dalia et Lenore J. Weitzman, (éditrices), *Women in the Holocaust*, Yale University Press, New Haven (Connecticut), 1998.
- Rittner, Carol et John K. Roth (éditeurs), *Different Voices: Women and the Holocaust*, Paragon House Publishing, St. Paul, 1993.



Dans la **RÉSOLUTION 60/7 DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES NATIONS UNIES** sur la mémoire de l'Holocauste, les États Membres sont priés d'établir un programme de communication sur le thème « L'Holocauste et les Nations Unies » et des mesures visant à mobiliser la société civile pour la mémoire et les enseignements de l'Holocauste afin d'aider à prévenir d'autres actes de génocide. Depuis sa création en janvier 2006 par le Département de l'information, le Programme de communication sur le thème « L'Holocauste et les Nations Unies »

a créé un réseau international de groupes de la société civile et un programme diversifié qui prévoit : des outils pédagogiques innovants accessibles en ligne; des campagnes de médias sociaux; des vidéo-conférences à l'intention des étudiants; une revue thématique de dialogue; des DVD; des séminaires et de programmes de formation; une série de films; des séances de dédicace de livres; une exposition permanente au Siège des Nations Unies à New York; et la célébration annuelle, à l'échelle mondiale, de la Journée internationale dédiée à la mémoire des victimes de l'Holocauste.

Le Programme de communication sur l'Holocauste a collaboré étroitement avec des rescapés de la Shoah afin de veiller à ce que leurs témoignages soient entendus et pris en considération en tant que mise en garde contre les conséquences de l'antisémitisme et d'autres formes de discrimination. Il continue également de lutter contre le déni de l'Holocauste par le biais d'événements pédagogiques et de documents d'information. Dans toutes ses activités, le Programme établit des liens essentiels entre les causes profondes du génocide, les enseignements tirés de l'Holocauste et la promotion des droits de l'homme et des valeurs démocratiques aujourd'hui.

Pour plus d'informations, veuillez écrire à holocaustremembrance@un.org ou visiter le site Web www.un.org/french/holocaustremembrance.



LE SHOAH FOUNDATION INSTITUTE FOR VISUAL HISTORY AND EDUCATION DE L'UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE DU SUD recueille et préserve les témoignages des rescapés de l'Holocauste ainsi que d'autres témoins de génocide. Avec près de 52 000 témoignages audiovisuels dans 34 langues et provenant de 58 pays, l'Institut cherche à combattre les préjugés, l'intolérance et le sectarisme — ainsi que les souffrances en découlant — en permettant l'utilisation pédagogique des témoignages visuels dont il dispose à des fins de recherche et d'éducation. www.usc.edu/vhi



YAD VASHEM, L'INSTITUT COMMÉMORATIF DES MARTYRS ET DES HÉROS DE L'HOLOCAUSTE, est dédié à la commémoration de l'Holocauste, à la recherche, à la documentation et à l'éducation, et transmet l'héritage de la Shoah par le biais de ses archives, de sa bibliothèque, de son centre éducatif, de ses musées et de la reconnaissance des Justes parmi les Nations. S'appuyant sur les souvenirs du passé, Yad Vashem a pour but de protéger les valeurs humaines fondamentales et de renforcer l'engagement pour la continuité juive. www.yadvashem.org

Les femmes et l'Holocauste : courage et compassion

GUIDE ÉDUCATIF

LE PROGRAMME DE COMMUNICATION SUR LE THÈME « L'HOLOCAUSTE ET LES NATIONS UNIES », en partenariat avec le Shoah Foundation Institute for Visual History and Education de l'Université de Californie du Sud et Yad Vashem, l'Institut commémoratif des martyrs et des héros de l'Holocauste, a élaboré le présent guide éducatif et le DVD qui l'accompagne afin de permettre aux lycéens de mieux comprendre l'impact de l'Holocauste sur les femmes. Celles-ci étaient contraintes de s'adapter et de trouver des stratégies qui les aideraient à garder leur famille en vie dans des conditions impossibles. Chacun des chapitres du guide éducatif explore différentes situations et différentes manières dont ces femmes courageuses et altruistes ont lutté pour survivre. Grâce à leur détermination, leur esprit d'initiative, leur compassion, leur dévouement, leur courage et leur volonté, elles ont nourri leur famille, ont contribué à entretenir un sentiment d'appartenance communautaire et les traditions religieuses, et résisté à la persécution nazie avec dignité et force.

Le DVD qui accompagne le guide livre les témoignages personnels de survivantes de l'Holocauste originaires de plusieurs pays : Esther Bem, Anna Heilman, Agnes Kun, Anita Lasker-Wallfisch, Julia Lentini et Vladka Meed. Les témoignages de ces rescapées ainsi que leur biographie figurent également dans le guide d'étude. Le projet est disponible en ligne à l'adresse : www.un.org/french/holocaustremembrance.

